



**HAL**  
open science

## Entre Attique et Béotie : identités politiques et culturelles à la frontière

Thierry Lucas

► **To cite this version:**

Thierry Lucas. Entre Attique et Béotie : identités politiques et culturelles à la frontière. La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine. Frontières, territoires, paysages, Editions de Boccard, 2019. hal-02496924

**HAL Id: hal-02496924**

**<https://hal.science/hal-02496924>**

Submitted on 13 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine Frontières, territoires, paysages

textes édités par Thierry LUCAS,  
Christel MÜLLER et Anne-Charlotte ODDON-PANISSIÉ



# La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine



*Travaux de la Maison Archéologie & Ethnologie, René-Ginouvès*

26

Collection dirigée par Isabelle Sidéra

La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine  
Frontières, territoires, paysages

textes édités par

Thierry LUCAS, Christel MÜLLER et Anne-Charlotte ODDON-PANISSIÉ

Éditions de Boccard  
4, rue de Lanneau - 75005 Paris  
2019

DIRECTEUR DE LA COLLECTION

Isabelle SIDÉRA (CNRS)

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Pierre ALLARD (CNRS)

Chloé ANDRIEU (CNRS)

Michèle BALLINGER (CNRS)

Roland ÉTIENNE (Université Paris 1 Panthéon Sorbonne)

Adeline HÉROU (CNRS)

Frédéric HURLET (Université Paris Nanterre)

Albert PIETTE (Université Paris Nanterre)

Isabelle RIVOAL (CNRS)

Pierre ROUILLARD (CNRS)

Dominique ROUX (Université Caen Normandie)

Isabelle SIDÉRA (CNRS)

François VILLENEUVE (Université Paris 1 Panthéon Sorbonne)

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Astrid ASCHEHOUG, Franck BARBARY et Sabine PÉTILLON (CNRS)

MAQUETTAGE INTÉRIEUR ET COUVERTURE

Astrid ASCHEHOUG et Franck BARBARY (CNRS)

MAQUETTAGE COUVERTURE

Valentin VERARDO (CNRS)

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE

1<sup>re</sup> de couverture : vue sur le lac Yliki depuis la route menant au sanctuaire d'Apollon *Ptoios*. Cliché : J. Faguer, août 2019.

4<sup>e</sup> de couverture : trophée de Sylla à Orchomène. Cliché : Chr. Müller.

**Avis aux auteurs**

Tous droits réservés pour tous les pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Éditions de Boccard, 2019.

<http://www.deboccard.com>

ISBN 978-2-7018-0595-5

ISSN 1954-863X

## SOMMAIRE

<i>Avant-propos (par Christel Müller)</i> . . . . .	9
<i>Liste des abréviations</i> . . . . .	11
<i>Carte générale de la Béotie</i> . . . . .	13
Thierry LUCAS, Christel MÜLLER et Anne-Charlotte ODDON-PANISSIÉ <i>Frontières, territoires et paysages de Béotie dans l'historiographie contemporaine</i> . . . . .	15
Denis KNOEPFLER <i>Les voyages de Monsieur Pausanias en Béotie : le regard de l'observateur et la mémoire de l'érudit dans le livre IX de la Périégèse</i> . . . . .	27
Christophe CHANDEZON <i>La mémoire des marais : perception des paysages du Bas-Céphise et de l'ouest du Kopais dans l'œuvre de Plutarque</i> . . . . .	75
Nikolaos PAPAZARKADAS <i>The Making of the Archaeological Landscape of Boeotia in early modern Greece</i> . . . . .	103
John BINTLIFF <i>City-archaeology in Boeotia: continuity and discontinuity, localism and globalisation</i> . . . . .	121
Anne-Charlotte ODDON-PANISSIÉ <i>Le paysage religieux du Ptoion à l'époque hellénistique : mise au point et perspectives</i> . . . . .	135
Christel MÜLLER <i>L'emprunte de Sylla : les conséquences de la première guerre mithridatique sur les territoires et paysages béotiens</i> . . . . .	155
Yannis KALLIONTZIS <i>Le trophée de Sylla à Chéronée</i> . . . . .	179
Fabienne MARCHAND <i>Les paysages funéraires béotiens : régionalismes et influences</i> . . . . .	197
Catherine GRANDJEAN <i>Frontières, territoires et paysages numismatiques de la Béotie antique (V<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)</i> . . . . .	217
Thierry LUCAS <i>Entre Attique et Béotie : identités politiques et culturelles à la frontière</i> . . . . .	233
Adrian ROBU <i>Les relations entre les Mégariens et les Béotiens dans l'Antiquité : alliances politiques et liens culturels</i> . . . . .	251

Dominique MULLIEZ	
<i>La Béotie, les Béotiens à Delphes</i> .....	269
Index géographique .....	299
Index des noms de divinités, de personnes, de peuples et d'auteurs anciens . . . .	305

## AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage est consacré à la publication des actes d'un colloque tenu à Nanterre en décembre 2016. L'idée en était, bien sûr, de poursuivre la tradition des colloques béotiens, le dernier en date ayant eu lieu en septembre 2011 à l'université de Berkeley à l'initiative de Nikolaos Papazarkadas. Le colloque de Nanterre souhaitait rassembler spécialistes des textes et des vestiges, bref historiens et archéologues, sur un thème qui permettait de l'inscrire dans une perspective spatiale récemment renouvelée, au-delà de la question des frontières et des territoires, par l'approche des paysages dans tous leurs états. C'était aussi une manière de réunir des complices de longue date sur le terrain ou dans les apothèques de la Grèce centrale. L'occasion fut, je crois, une réussite pour tous.

Il m'est par ailleurs agréable, au seuil de ces pages, de remercier d'abord mes acolytes dans l'affaire, Thierry Lucas et Anne-Charlotte Odon-Panissié, qui tous deux écrivent en ce moment une thèse consacrée à la Béotie. Ils ont largement contribué au parfait déroulement du colloque, mais ont aussi, avec moi, relu et édité les articles. Les deux rapporteurs de l'ouvrage, Roland Étienne et Pierre Assenmaker, ont, à leur tour, participé par leurs remarques critiques et constructives à la qualité de l'ouvrage. Qu'ils en soient remerciés. Nous devons à l'enthousiasme sans faille de Frédéric Hurllet puis d'Isabelle Sidéra, directeurs successifs de la Maison Archéologie & Ethnologie, René-Ginouvès, ainsi qu'à la diligence d'Astrid Aschehoug, coordinatrice du Pôle éditorial de la Maison d'avoir abouti à une publication rapide dans la collection « Travaux » accueillie par les éditions de Boccard.

Enfin, un colloque ne se tient jamais sans évergètes. Ont ainsi participé au financement de sa tenue puis de sa publication : l'équipe ESPRI (UMR 7041 ArScAn), l'École française d'Athènes, grâce à l'intérêt que son directeur, Alexandre Farnoux, porte à la Béotie, et enfin l'École normale supérieure grâce à la générosité de Julien Zurbach auquel les affaires de Nanterre ne sont jamais indifférentes.

À tous, participants, auteurs, éditeurs et mécènes, nous exprimons notre reconnaissance pour leur contribution.

Athènes, août 2018  
Christel MÜLLER



## LISTE DES ABRÉVIATIONS

Les abréviations suivent celles de l'*Année philologique* pour les revues.

*BullÉp* : *Bulletin épigraphique de la Revue des études grecques*.

*CID IV* : Fr. LEFÈVRE, *Documents amphictioniques, avec une note d'architecture par Didier Laroche et des notes d'onomastique par Olivier Masson, Corpus des inscriptions de Delphes IV*, Paris-Athènes, École française d'Athènes, 2002.

*I.Kalchedon* : R. MERKELBACH, F. K. DÖRNER, S. ŞAHİN, éd., *Die Inschriften von Kalchedon, Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien*, 20, Bonn, 1980.

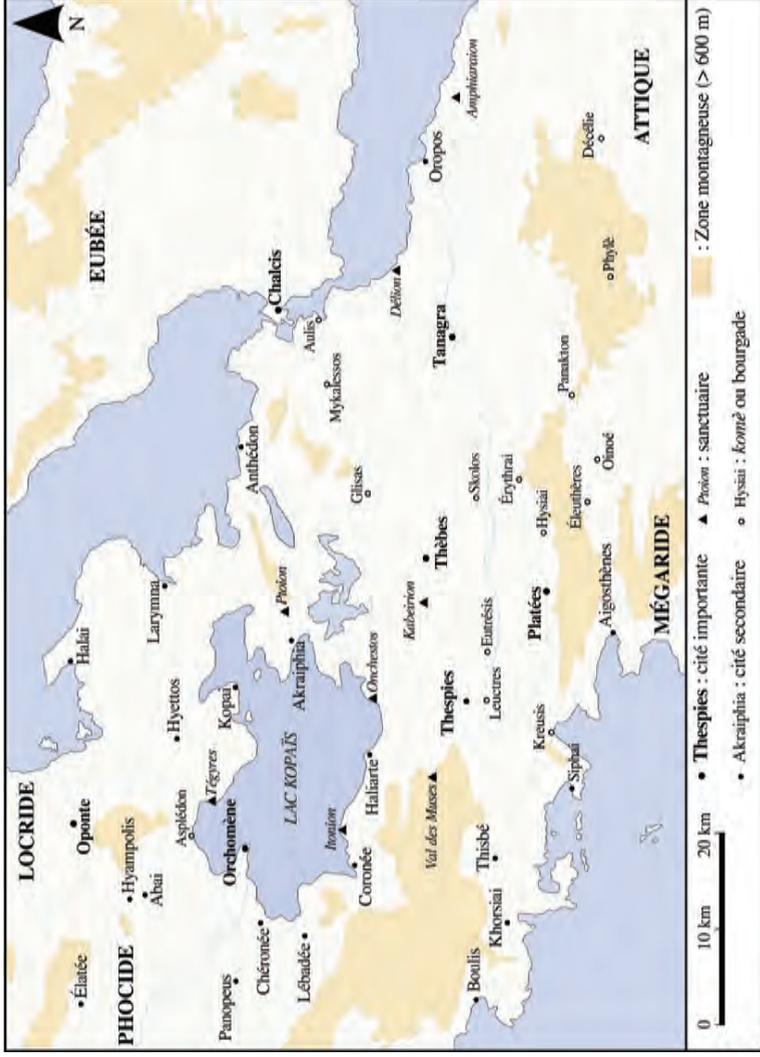
*IG* : *Inscriptiones Graecae*, Berlin, 1873-.

*IThesp* : *Inscriptions de Thespies*, mises en ligne par G. ARGOUD, A. SCHACHTER et G. VOTTÉRO d'après les archives de Paul Roesch conservées à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Jean-Pouilloux, Lyon, 2007-2009.

*RICIS* : L. BRICAULT, éd., *Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques*, Paris, 2005.

*SEG* : *Supplementum epigraphicum graecum*, Leiden 1923-1971, Alphen aan den Rijn 1979-1980, Amsterdam 1979-2005, Boston, 2006-.





Carte générale de la Béotie (DAO : Th. Lucas ; fond de carte : Barrington Atlas).

Tous droits réservés, en vertu des règles de propriété intellectuelle applicables.

Sans autorisation écrite de l'éditeur ou d'un organisme de gestion des droits d'auteur dûment habilités, l'œuvre ou parties de celle-ci ne peuvent pas être reproduites, sous quelque forme que ce soit, ni transformées, ni diffusées électroniquement, même pour usage privé, excepté dans les cas prévus par la loi.

All rights reserved.

The contents of the attached document are copyrighted. Unless you have the written permission of the copyright owner or from an authorised licensing body, you may not copy, in any medium, or otherwise reproduce or resell any of the content, even for internal purposes, except as may be allowed by law.

## ENTRE ATTIQUE ET BÉOTIE : IDENTITÉS POLITIQUES ET CULTURELLES À LA FRONTIÈRE

Thierry LUCAS\*

### *Résumé*

Le but de cette contribution est d'envisager l'espace frontalier entre l'Attique et la Béotie comme un territoire animé de dynamiques culturelles propres. On partira de l'exemple d'Éleuthères, analysé à travers toutes les sources disponibles (historiques, épigraphiques, archéologiques), pour proposer une lecture de l'histoire du site fondée sur l'identité assignée aux habitants de ce lieu. On élargira la perspective par l'analyse d'autres sites frontaliers (Platéas, Oropos, Panakton et la plaine de Skourta, Aigosthènes), caractérisés par une hybridation culturelle qui tient autant de l'Attique que de la Béotie, parfois revendiquée et assumée par les habitants eux-mêmes. Dans cette perspective, la frontière apparaît alors comme un véritable territoire d'entre-deux, qui tire sa cohérence de sa position marginale, entre Attique et Béotie.

**Mots-clés :** frontière attico-béotienne, identité, anthropologie de la frontière, Éleuthères, Aigosthènes, Oropos, Platées, Panakton.

### *Abstract*

*In this article, we will focus on the borderland between Attica and Boeotia, considered as a territory with cultural dynamics of its own. We will start with the example of Eleutherai, analysed through the historical record, as well as epigraphical and archaeological sources, paying particular attention to the identity assigned to the place and its inhabitants. The study will then be extended by analysing other settlements of the borderland (Plataiai, Oropos, Panakton and the Skourta plain, Aigosthena), all of them characterised by an Attico-Boeotian cultural hybridisation, sometimes accepted, and even asserted, by the inhabitants themselves. With such a perspective, the borderland eventually appears as a territory in-between, which derives its consistency from its marginal position, between Attica and Boeotia.*

**Keywords:** Attico-boeotian border, identity, border anthropology, Eleutherai, Aigosthena, Oropos, Plataiai, Panakton.



\* Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
[thierry.lucas@univ-paris1.fr].

## INTRODUCTION

Les études de la frontière entre Attique et Béotie, jusqu'ici, ont avant tout consisté en une approche qu'on peut qualifier de « géographie historique »<sup>1</sup> : il s'agit principalement de partir des sources disponibles pour trouver un nom aux vestiges qui marquent le paysage frontalier, et de les attribuer soit à l'Attique, soit à la Béotie, pour pouvoir ainsi tracer la frontière politique entre les deux. Dans quelques cas plus complexes, lorsqu'une place ou une cité a changé d'allégeance au cours du temps, on s'attarde sur la chronologie pour savoir le plus précisément possible quand et pourquoi ces changements de domination ont eu lieu. Cette approche a été menée de manière fructueuse par Denis Knoepfler pour le cas d'Oropos<sup>2</sup> ; on peut également citer, à cet égard, les recherches de Luisa Prandi sur Éleuthères et ses environs<sup>3</sup>. On peut évidemment, dans la lignée de ce type de travaux, aller plus loin encore, en se penchant sur les caractéristiques de la frontière en tant que paysage spécifique. Sur ce point, il resterait beaucoup à faire pour l'étude des paysages antiques de la région frontalière entre Attique et Béotie, dans la continuité des travaux de Denis Rousset sur les paysages des frontières<sup>4</sup>. Les attestations épigraphiques précises manquent pour cette frontière en particulier, mais il y aurait profit à exploiter les quelques mentions existantes<sup>5</sup>.

Un autre axe de recherche particulièrement fécond a été lancé dans les années 1980, à savoir l'analyse en réseau des places militaires. Il s'agit non plus d'envisager la frontière comme une suite de postes séparés, mais comme un ensemble cohérent, répondant à une stratégie préétablie. Deux courants majeurs se sont distingués dans ce type d'approche : le premier est ce que Mark Munn appelle la *route-control hypothesis*<sup>6</sup>, qui consiste à mettre les places fortes en lien avec les axes de circulation majeurs, en partant du présupposé que les postes militaires servent avant tout à contrôler et, si besoin, interdire l'accès au territoire. C'est cette hypothèse qui sous-tend, par exemple, le travail de Josiah Ober sur la frontière de l'Attique<sup>7</sup>. Le second courant, représenté par Mark Munn lui-même, attribue aux forteresses un rôle qu'on pourrait plutôt qualifier de territorial : les forteresses ne contrôlent pas les routes, mais protègent

- 
1. Je tiens à remercier ici Christel Müller et Anne-Charlotte Panissié, avec qui nous avons pu organiser ce colloque, mais aussi Denis Knoepfler, Nikolaos Papazarkadas et Pierre Ellinger pour leurs suggestions, ainsi que Sylvian Fachard, pour le riche échange que nous avons pu avoir à propos d'Éleuthères.
  2. KNOEPFLER 2002.
  3. PRANDI 1987.
  4. ROUSSET 1994.
  5. Cf. Lucien, *D. Mort.*, 27,2, où le Thébain Ismènodôros, assassiné par des brigands alors qu'il se rendait à Éleusis, mentionne comme lieu de l'événement τὰ περὶ τὰς Ἐλευθεράς χωρία πανέρημα ὄντα ὑπὸ τῶν πολέμων, « la région d'Éleuthères, rendue déserte par les combats ». Le récit, placé dans la bouche du philosophe Kratès, est supposé antérieur ou contemporain de sa mort, puisque Kratès et Ismènodôros descendent ensemble aux Enfers. On serait donc dans le premier quart du III<sup>e</sup> siècle. Si l'événement n'est pas inventé par Lucien, cette mention est particulièrement intéressante, en ce qu'elle renvoie très probablement à un moment de déclin de la forteresse (cf. FACHARD 2013, p. 85-86), sans quoi on verrait mal des brigands s'aventurer à proximité d'un tel pôle militaire.
  6. MUNN 2010, p. 191.
  7. OBER 1985.

l'espace qui les entoure et permettent d'en assurer le contrôle, indépendamment des axes de circulation. Elles sont autant de relais du pouvoir central de la cité. Enfin, tout dernièrement, certains cas ont été traités par le biais d'une étude du paysage et du *settlement pattern*, comme par exemple le cas d'Éleuthères, étudié par Sylvian Fachard<sup>8</sup>. Il s'agit à proprement parler d'une étude territoriale, qui porte sur le lien entre un espace particulier, celui de la frontière, son occupation humaine et la domination politique qui s'exerce sur lui ; la frontière n'est alors plus envisagée comme une limite, mais comme un territoire à part entière – ce qu'on appelait anciennement, en français, une « marche ».

On peut enfin envisager une lecture de l'espace frontalier fondée sur l'anthropologie, dans la lignée du courant des *border studies*, illustré par exemple par les travaux de Hastings Donnan et de Thomas M. Wilson<sup>9</sup>. L'enjeu est cette fois-ci de considérer la frontière comme un espace vécu, qui est à la fois la source et l'objet de représentations culturelles. François de Polignac a ainsi étudié dans un article la région d'Éleuthères comme paysage religieux dans la tragédie d'Euripide *Antiope*<sup>10</sup>. Cette approche, fondée sur les représentations de cette zone de frontière dans l'imaginaire athénien, ouvre des pistes intéressantes sur les particularismes de ce territoire, non pas aux yeux de ses habitants eux-mêmes, mais aux yeux des autres acteurs de la construction de l'identité frontalière, Athéniens et Béotiens. Mais on peut aussi envisager de se pencher plus spécifiquement sur la question de l'identité construite et revendiquée par les habitants de cette marche eux-mêmes. Dans une perspective anthropologique de ce type, la zone frontalière apparaît alors comme un laboratoire complexe, alliant les influences politique et culturelle des deux États que sépare la frontière aux représentations véhiculées par les différents acteurs de ce territoire<sup>11</sup>. Mon intention est de me situer ici dans la lignée de cette approche anthropologique, en étudiant les identités, réelles, assignées ou revendiquées, qui sont à l'œuvre au sein de ce territoire et qui lui donnent sa cohérence. La question politique, dans le cadre d'une telle approche, n'apparaît alors qu'au second plan, laissant la première place à une approche culturelle de la frontière.

#### LE CAS D'ÉLEUTHÈRES

Un cas intéressant, pour débiter cette étude, est celui de la forteresse de Gyphtokastro, située sur la route entre Éleusis et Thèbes, au pied du Cithéron, aujourd'hui communément identifiée comme étant Éleuthères, un toponyme attesté par plusieurs sources. À cet égard, la seule exception notable est ce qu'on pourrait appeler l'« école italienne », qui a longtemps continué à considérer que Gyphtokastro

8. FACHARD 2013 et 2017.

9. Voir notamment DONNAN et WILSON 1999.

10. POLIGNAC 2010.

11. DONNAN et WILSON 1998, p. 4 : « An anthropology of borders simultaneously explores the cultural permeability of borders, the adaptability of border peoples in their attempts ideologically to construct political divides, and the rigidity of some states in their efforts to control the cultural fields which transcend their borders ».

était la forteresse athénienne de Panakton<sup>12</sup>, malgré les arguments proposés par Eugene Vanderpool<sup>13</sup> et par Josiah Ober. La forteresse était traditionnellement considérée comme une fondation athénienne, appartenant au réseau défensif de l'Attique<sup>14</sup>, principalement sur la foi d'un texte de Pausanias, selon qui « auparavant, la frontière en direction de l'Attique était marquée par Éleuthères ; mais les habitants d'Éleuthères se sont par la suite joints aux Athéniens, de sorte que c'est désormais le Cithéron qui marque la frontière avec la Béotie. Quant à l'adjonction d'Éleuthères à l'Attique, celle-ci ne s'est pas faite par la force, à la suite d'une guerre, mais parce que les habitants d'Éleuthères souhaitaient obtenir des Athéniens la citoyenneté, et aussi par inimitié envers les Thébains »<sup>15</sup>. Ce passage d'Éleuthères à l'Attique est certainement contemporain de l'alliance d'Athènes avec Platées, donc de l'année 519 environ<sup>16</sup>, ou légèrement plus récent. On peut en tout cas avancer avec quelque certitude une date dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle. C'est ce qu'on pourrait appeler le schéma traditionnel : avant cette date, Éleuthères était une place béotienne, et après, une place athénienne. La forteresse, datée du IV<sup>e</sup> siècle, serait donc athénienne.

Cependant, cette vision de la chronologie, où l'on passerait d'une Éleuthères béotienne à une Éleuthères athénienne, ne permet pas d'expliquer le fait que, dans plusieurs sources largement postérieures à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, on trouve encore des mentions indiquant qu'Éleuthères est une place de Béotie : Diodore de Sicile<sup>17</sup>, le pseudo-Apollodore<sup>18</sup>, ou encore Pline l'Ancien<sup>19</sup>. En outre, récemment, plusieurs études ont mis en doute l'attribution à Athènes de la forteresse de Gyphokastro, avançant l'hypothèse qu'elle ait pu être construite par les Béotiens durant la période d'hégémonie thébaine. Ces études se fondent sur la comparaison des techniques de construction et du style de la fortification avec des exemples béotiens, mais aussi sur l'analyse des sources littéraires disponibles : ainsi, pour John Camp, la chronologie semble, de prime abord, plus complexe que le schéma traditionnel, et laisse la possibilité pour qu'Éleuthères ait changé plusieurs fois d'allégeance politique<sup>20</sup>. La dernière de ces études, celle de Sylvian Fachard, est, à cet égard, maximaliste : selon lui, Éleuthères serait redevenue béotienne dès la fin du V<sup>e</sup> siècle, et le serait restée durant l'essentiel des IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles<sup>21</sup>. Avant de poursuivre, il n'est pas inutile, je pense, de dresser une liste synthétique des différentes sources mentionnant Éleuthères, et de les classer selon l'appartenance politique ou culturelle qu'elles révèlent.

12. C'est l'opinion défendue par Luigi Beschi (BESCHI 1968), et encore par Luisa Prandi (PRANDI 1987).

13. VANDERPOOL 1978.

14. C'est par exemple l'opinion de Josiah Ober, dans OBER 1985.

15. Pausanias 1.38.8 : πρότερον μὲν γὰρ Ἐλευθερεῖσιν ὄροι πρὸς τὴν Ἀττικὴν ἦσαν· προσχωρησάντων δὲ Ἀθηναίους τούτων, οὕτως ἤδη Βοιωτίας ὁ Κιθαίων ἐστὶν ὄρος, προσεχώρησαν δὲ Ἐλευθερεῖς οὐ πολὺ μὲν βιασθέντες, ἀλλὰ πολιτείας τε ἐπιθυμήσαντες παρὰ Ἀθηναίων καὶ κατ' ἔχθος τὸ Θηβαίων.

16. Cf. Thucydide 3.68.5, pour qui l'alliance entre Athènes et Platées a eu lieu 92 ans avant la fin du siège de la ville lors de la guerre du Péloponnèse, ce qui donnerait 519.

17. Diodore de Sicile 4.2.6.

18. Pseudo-Apollodore 3.43.

19. Pline, *H.N.*, 4.12.2.

20. CAMP 1991, p. 200.

21. C'est la chronologie qui est esquissée dans FACHARD *et al.* 2016, p. 150.

1. La mention la plus ancienne d'Éleuthères remonte à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une tablette en bronze qui n'a pas encore fait l'objet d'une publication intégrale. Angelos Matthaiou a toutefois dévoilé en partie le contenu du texte. D'après ses premières remarques, il y est question d'un arbitrage international entre, d'une part, les Mégariens, et, d'autre part, une entité définie comme « la *polis* des Thébains et des gens d'Éleuthères »<sup>22</sup>, l'origine des arbitres étant quant à elle inconnue en raison d'une lacune du texte. Le texte est daté d'après le *terminus ante quem* fourni par le passage de Pausanias déjà mentionné, qui témoigne d'un passage d'Éleuthères à l'Attique dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle. Avant cette date, Éleuthères, d'un point de vue politique, fait indubitablement partie de la Béotie ; ce texte en apporte une preuve supplémentaire.

2. Le second jalon, déjà mentionné, est le passage où Pausanias fait référence à Éleuthères. On y apprend, comme on l'a vu, qu'Éleuthères a rejoint l'Attique de son plein gré, sans doute en même temps que Platées, donc vers 519 ou peu après. Autre information importante fournie par le Périégète : à son époque, Éleuthères, qu'il s'agisse de la forteresse ou du village, était visiblement abandonnée<sup>23</sup>. Son témoignage nous fournit donc également un *terminus ante quem* pour l'abandon du site. L'étude archéologique menée par Sylvian Fachard sur la région montre en fait que le site a vraisemblablement été abandonné dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>24</sup>

3. Un document épigraphique témoigne de ce passage d'Éleuthères à l'Attique, la stèle IG I<sup>3</sup>, 1162. Il s'agit d'une liste d'Athéniens morts au combat en Chersonèse et à Byzance, datée de l'année 447. Les noms sont classés par lieu de décès et par tribu. À l'extrême fin de la liste (col. II, l. 96-97) figure cependant un individu nommé Σεμχίδες, qui provient d'Éleuthères (Ἐλευθεράθεν). Il ne s'agit pas du seul témoignage de ce type : sur un fragment de loutrophore attique à figures rouges conservé au musée Allard Pierson d'Amsterdam<sup>25</sup>, on peut voir cinq stèles placées les unes à côté des autres. La quatrième porte l'intitulé ἐν Βυζαν(τίου), tandis qu'on peut lire, sur la troisième, [ἐχ]ς Ἐλευ(θερῶν). Cette loutrophore est datée du milieu du V<sup>e</sup> siècle. Ces deux inscriptions ont conduit à rapprocher cette représentation de la stèle IG I<sup>3</sup>, 1162, sur laquelle on trouve la mention ἐμ Βυζαντίου (col II, l. 49) et, comme on l'a vu, un individu d'Éleuthères – voire à supposer que la loutrophore d'Amsterdam représentait justement le monument portant l'inscription IG I<sup>3</sup>, 1162 lui-même<sup>26</sup>. Pourtant, comme l'a noté Elizabeth Meyer, la liste de morts au combat IG I<sup>3</sup>, 1162 est inscrite sur une seule stèle, sur deux colonnes, et ne peut par conséquent être confondue avec la suite de cinq stèles visible sur le fragment de loutrophore d'Amsterdam<sup>27</sup>. Il faut donc voir dans ce dernier un second témoignage, indépendant de la stèle

22. MATTHAIU 2014, p. 213 (cf. SEG 60.506).

23. Pausanias 1.38.9 : Ἐλευθερῶν δὲ ἦν μὲν ἔτι τοῦ τείχους, ἦν δὲ καὶ οἰκιῶν ἐρείπια· δῆλη δὲ τούτοις ἐστὶ πόλις δλίγον ὑπὲρ τοῦ πεδίου πρὸς τῷ Κιθαιρώνι οἰκισθεῖσα, « Quant à Éleuthères, il en restait encore des ruines, aussi bien de la muraille que des maisons ; d'après celles-ci, il apparaît que la ville était établie un peu au-dessus de la plaine, vers le Cithéron ».

24. FACHARD *et al.* 2016, p. 147.

25. N° d'inventaire APM02455 ; pour une photographie, voir sur le site du musée la page hdl.handle.net/11245/3.1197 (consultée le 19 décembre 2016).

26. MATTHAIU 2003, p. 195 : « Both headings occur on the casualty list IG I<sup>3</sup> 1162. The representation on the fragment of this *loutrophoros* gives us a firm idea of the form of that monument ».

27. MEYER 2016, p. 371, n. 182.

JG I<sup>3</sup>, 1162, qui nous informe sur l'intégration des habitants d'Éleuthères au sein de la *polis* athénienne au V<sup>e</sup> siècle.

4. Toujours pour le V<sup>e</sup> siècle, les découvertes archéologiques montrent cependant qu'Éleuthères est toujours fréquentée par des personnes parlant le dialecte béotien – sans qu'on soit en mesure de dire s'il s'agit des habitants d'Éleuthères eux-mêmes ou de Béotiens de passage. Ainsi, parmi les rares témoignages épigraphiques provenant d'Éleuthères, on peut mentionner des fragments de canthares portant des dédicaces à Héraclès en dialecte béotien (ἡραρὸς ἡερακλῆος), datées de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Plus généralement, la céramique collectée par Josiah Ober présente un assemblage de vases attiques et béotiens, au moins pour la période classique. Ce dernier note en revanche que la céramique attique tend à devenir majoritaire au IV<sup>e</sup> siècle, ce qu'il interprète comme le résultat de la politique athénienne de contrôle des frontières<sup>29</sup>.

5. Au cours du V<sup>e</sup> siècle, Éleuthères a pu redevenir béotienne, comme l'ont suggéré John Camp et Sylvian Fachard. Un élément semble aller dans ce sens : en 411, les Béotiens s'emparent par trahison de la place d'Oinoé, qui était jusque-là restée athénienne<sup>30</sup>. Il semble logique que, pour mener à bien le siège de cette place, ils aient dû s'assurer au préalable le contrôle d'Éleuthères, distante de seulement quelques kilomètres ; et, en tout état de cause, le contrôle d'Oinoé a dû par la suite leur assurer la mainmise sur Éleuthères : comme la forteresse de Gyphtokastro n'était pas encore construite, Oinoé constituait alors le seul point d'appui de la région.

6. Pour le IV<sup>e</sup> siècle, Xénophon ne mentionne qu'une seule fois Éleuthères, mais cette unique mention semble indiquer que la place est repassée sous contrôle athénien : en 378, le roi Cléombrote tente de passer en Béotie, mais il ne peut emprunter la route d'Éleuthères, gardée par Chabrias et les peltastes athéniens<sup>31</sup>. Rien n'indique que les troupes athéniennes sont stationnées à Éleuthères même, mais on est en droit de le supposer, sans quoi, la mention d'Éleuthères dans le texte de Xénophon perdrait de sa pertinence. Non seulement donc la place est repassée sous contrôle athénien, mais elle semble en outre constituer un pôle de garnison important à la frontière.

7. Après 378, les mentions d'Éleuthères se font malheureusement rares, ce qui nous laisse dans la plus grande incertitude pour déterminer la date et les circonstances de la construction de la forteresse. Un flou semble même s'installer à la période romaine pour savoir si Éleuthères est en Béotie ou en Attique. Ainsi, lorsqu'il parle de la place, Strabon évoque des opinions divergentes concernant son

28. *SEG* 35.36. Cf. également OBER 1987, p. 217. Pour d'autres exemples de ce type d'inscriptions, provenant de Thèbes, cf. ARAVANTINOS 2014, p. 158-174.

29. OBER 1987, p. 220 : « It is perhaps significant that the Boeotian material seems not to post-date the end of the 5<sup>th</sup>-century [...]. The absence of much later Boeotian pottery on the site might be explained as a reflection of the preclusive 4<sup>th</sup>-century Athenian approach to the defence of the borderlands ».

30. Thucydide 8.98.

31. Xénophon, *Hell.*, 5.4.14 : Τὴν μὲν οὖν δι' Ἐλευθερῶν ὁδὸν Χαβρίας ἔχων Ἀθηναίων πελταστὰς ἐφύλαττεν· ὁ δὲ Κλεόμβροτος ἀνέβαινε κατὰ τὴν εἰς Πλαταιὰς φέρουσαν, « Chabrias, avec un corps de peltastes athéniens, gardait la route qui passe par Éleuthères ; Cléombrote monta donc pour rejoindre celle qui mène à Platées ».

attribution, mais il juge plus prudent de ne pas se prononcer<sup>32</sup>. Un siècle plus tard, Pline l'Ancien place Éleuthères en Béotie, mais son témoignage est sujet à caution, étant donné qu'il repose sur une géographie de la Béotie visiblement plus littéraire que fondée sur un réel savoir géographique et politique<sup>33</sup>. L'incertitude qu'on trouve chez Strabon au sujet d'Éleuthères et le caractère approximatif des connaissances de Pline l'Ancien sur cette région sont en fait dus à l'abandon d'Éleuthères, constaté par Pausanias au siècle suivant. Ces auteurs continuent cependant à évoquer la place, qui fait encore partie, en quelque sorte, du paysage littéraire de la frontière : un lieu attendu, qu'il convient toujours de mentionner.

8. Il convient de citer à part plusieurs autres sources qui parlent d'Éleuthères d'un point de vue mythologique : Diodore de Sicile<sup>34</sup>, le pseudo-Apollodore<sup>35</sup>, ou encore une scholie aux *Acharniens* d'Aristophane<sup>36</sup>. Toutes ces sources s'accordent pour faire d'Éleuthères une place béotienne ; cependant, il est impossible de mettre ces sources sur le même plan que celles vues précédemment : en indiquant en passant qu'Éleuthères est en Béotie, ces auteurs n'entendent pas se placer sur un plan politique, mais se font l'écho de traditions purement culturelles, qui renvoient aux mythes associés à sa fondation et à la géographie mythique de la Béotie. Il serait donc extrêmement trompeur d'y voir des témoignages attestant qu'Éleuthères faisait partie de la Béotie à la basse époque hellénistique et à l'époque romaine. Au contraire, la permanence de ces traditions mythologiques peut fort bien expliquer l'incertitude de Strabon et l'unanimité des autres sources d'époque romaine à placer Éleuthères en Béotie. Il est tout à fait remarquable que le seul à indiquer l'appartenance d'Éleuthères à l'Attique soit Pausanias, dont le témoignage repose visiblement sur l'autopsie et sur des connaissances sans doute plus précises que les récits mythologiques. Après le IV<sup>e</sup> siècle, la région a très bien pu repasser sous contrôle athénien.

9. Il faut enfin ajouter, à ces sources à caractère mythologique, un passage de Plutarque, où celui-ci évoque une autre tradition qui ferait d'Éleuthères une fondation arcadienne, ajoutant ainsi une strate à ce feuilleté identitaire déjà complexe<sup>37</sup>.

10. Un traitement spécifique doit être réservé à l'édification de la forteresse. Plusieurs arguments ont été avancés pour étayer l'hypothèse qu'il puisse s'agir d'une forteresse

32. Strabon 9.2.31 : Αἰ γὰρ Ἐλευθεραὶ πλησίον, ἃς οἱ μὲν τῆς Ἀττικῆς, οἱ δὲ τῆς Βοιωτίας φασίν, « Éleuthères est toute proche ; pour certains, elle est en Attique, et pour d'autres en Béotie ».

33. Pline, *H.N.*, 4.26.2 : Reliqua oppida inter Megaricam et Thebas Eleutherae, Haliartus, Plataeae, Pherae, Aspledon, Hyle, Thisbe, Erythrae, Glissa, Copae, etc., « Les autres villes entre la Mégaride et Thèbes sont : Éleuthères, Haliarte, Platées, Pherai, Aspledon, Hylè, Thisbé, Erythrai, Glissas, Kopai, etc. » ; la mention de Kopai, au Nord du lac Kopais, parmi ces villes situées « entre la Mégaride et Thèbes », semble indiquer une certaine approximation dans cette énumération.

34. Diodore de Sicile 4.2.6 : καὶ κατὰ μὲν τὴν Βοιωτίαν ἀποδιδόντα τῇ πατρίδι χάριτας ἐλευθερῶσαι πάσας τὰς πόλεις, καὶ κτίσαι πόλιν ἐπώνυμον τῆς αὐτονομίας, ἣν Ἐλευθερὰς προσαγορευῆσαι, « Et quant à la Béotie, par bienveillance envers sa patrie, il accorda la liberté à toutes les cités qui s'y trouvent, et il fonda une cité dont le nom témoigne de cette indépendance : elle s'appelle Éleuthères ».

35. Pseudo-Apollodore 3.43 : ἡ δὲ ἀγομένη δύο γεννᾶ παῖδας ἐν Ἐλευθεραῖς τῆς Βοιωτίας, « Et [Antiope] accoucha de jumeaux, à Éleuthères de Béotie ».

36. Scholia *ad. Acharn.* 343a : αἰ δὲ Ἐλευθεραὶ πόλις εἰσὶ τῆς Βοιωτίας, « Éleuthères est une cité de Béotie ».

37. Plutarque, *Quaest. Gr.*, 300a-c.

béotienne, notamment la comparaison de l'appareil des murs et des consoles soutenant les linteaux des portes avec les éléments similaires qu'on trouve dans certaines fortifications béotiennes, à Siphai par exemple, ou encore à Messène. Aucun de ces éléments ne paraît suffisant à lui seul : l'appareil trapézoïdal n'est en aucun cas l'apanage des fortifications béotiennes du IV<sup>e</sup> siècle ; quant aux consoles, il s'agit d'un élément trop isolé pour emporter la conviction. En revanche, un autre argument archéologique pourrait s'avérer plus déterminant. La partie sud de l'enceinte d'Éleuthères est réalisée avec un matériau et un appareil différent de la partie nord. Il s'agit, au lieu de l'appareil trapézoïdal en blocs de calcaire, d'un appareil rectangulaire isodome en conglomérat, une roche plus tendre et se prêtant vraisemblablement mieux à une taille régulière. En deux endroits, le parement externe de la muraille réalisé dans cette technique est bien visible. Les assises, très régulières, ont une hauteur de 0,47 m, et la plupart des blocs mesurent 1,26 à 1,30 m de long sur 0,64 m de large<sup>38</sup>. Certains de ces blocs sont disposés en boutisse. Or les dimensions de ces blocs modulaires sont exactement les mêmes que celles des blocs de pôros utilisés pour le parement externe de l'enceinte d'Akraiphia. Yvon Garlan, dans son étude de cette muraille, parvient à donner plusieurs parallèles en Béotie, notamment Eutrésis, Halai et Larymna<sup>39</sup>. Mes observations personnelles m'ont conduit à retrouver exactement ce module à Khorsiai et, dans une moindre mesure, à Orchomène, où les blocs, quoique réalisés en calcaire dur, ont une hauteur très régulière de 0,47 m, et où les boutisses visibles dans le parement présentent une face de 0,64 x 0,47 m. La longueur des blocs est moins homogène, mais on retrouve très fréquemment des dimensions de 1,26 à 1,30 m. Ces blocs présentent en fait un module de 4 x 2 x 1,5 pieds, mesuré selon un pied éginétique de 31,67 cm<sup>40</sup>. L'utilisation de ce pied plaide de façon irréfutable en faveur d'une construction béotienne de cette partie de la forteresse au moins. Cet élément vient s'ajouter au faisceau d'indices archéologiques relevés par Sylvian Fachard pour prouver que la forteresse a bel et bien été entreprise par les Béotiens<sup>41</sup>. La question de la date de la construction, en revanche, reste pour moi en suspens. Elle a nécessairement eu lieu après 378, puisqu'à cette date, on l'a vu, ce sont les Athéniens qui contrôlent la route d'Éleuthères ; mais à ce jour, aucun élément ne permet de préciser davantage cette datation au sein du IV<sup>e</sup> siècle.

Ce bref aperçu des sources disponibles mérite quelques commentaires : tout d'abord, toutes ces attestations n'ont pas la même valeur pour ce qui relève de la question qui nous intéresse, à savoir l'appartenance politique d'Éleuthères. Elles permettent simplement d'avancer les remarques suivantes :

– Éleuthères était initialement une place béotienne, comme le montrent à la fois l'attestation la plus ancienne (n° 1) et certains récits mythologiques concernant la fondation du lieu (n° 8). Elle est redevenue béotienne à une date indéterminée au cours

38. Certains sont plus courts et mesurent 0,90 à 0,95 m.

39. GARLAN 1974, p. 104 et n. 12.

40. GARLAN 1974, p. 104 et GUILLON 1936, p. 7-8, qui identifie ce pied comme l'unité de mesure employée dans les fondations du temple du héros Ptoios à Kastraki, daté de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

41. FACHARD 2017, p. 51-52. Les principaux arguments avancés sont la découverte d'un fragment d'*olpè* portant un poinçon officiel que l'auteur rattache à l'iconographie des monnaies de la cité de Thèbes, ainsi qu'une nouvelle lecture de l'inscription présente sur la porte de la forteresse, qui serait en dialecte béotien.

du IV<sup>e</sup> siècle, avant d'être définitivement abandonnée au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Après cette date, il devient impossible de dire, politiquement, ce qu'est devenue la région, mais il n'est pas exclu qu'elle ait pu de nouveau faire partie de l'Attique. Quoi qu'il en soit, à l'époque de Pausanias, l'endroit reste un lieu de passage privilégié entre l'Attique et la Béotie.

– Au V<sup>e</sup> siècle, Éleuthères est bel et bien devenue athénienne, comme le prouve le document 3, ce qui s'accorde avec le bon sens (Platées étant alliée d'Athènes et exclue de la Confédération béotienne durant l'essentiel du V<sup>e</sup> siècle, Éleuthères aurait alors constitué une bien curieuse enclave béotienne au sein du territoire athénien ou allié aux Athéniens). Cependant, la jonction des habitants d'Éleuthères à la *polis* athénienne ne s'est visiblement pas traduite par l'octroi de la citoyenneté, ni par la constitution d'Éleuthères en tant que *dème* : dans l'inscription IG I<sup>3</sup>, 1162, le citoyen d'Éleuthères est compté à part, et n'est de ce fait considéré ni comme un citoyen athénien (ce qui aurait nécessité l'inscription au sein d'une tribu), ni comme un allié (auquel cas il ne serait pas inscrit aux côtés des Athéniens). Il y a là un certain flou, qu'on ne peut malheureusement que souligner. Même durant la période de domination athénienne, cependant, cette intégration n'a pas effacé un certain nombre de traits culturels proprement béotiens, notamment l'emploi du dialecte béotien et de céramique de facture béotienne. Durant plus d'un siècle, la zone d'Éleuthères a donc allié des traits culturels indéniablement béotiens à une domination politique athénienne. Cette domination a laissé des traces, puisque Strabon renonce à trancher la question de l'appartenance politique de cette région, tandis que Pausanias la situe explicitement en Attique. Pour ces auteurs, qui écrivent après l'abandon de la place, les sources disponibles présentent en fait un paysage littéraire contradictoire : dans le mythe, Éleuthères n'a jamais cessé d'être en Béotie (cf. n<sup>o</sup> 8), mais la période de domination athénienne a laissé des traces durables dans les sources littéraires athéniennes, notamment *via* l'épisode du transfert du culte de Dionysos *Éleuthérens* à Athènes<sup>42</sup>, relayant ainsi jusqu'à l'époque romaine l'idée de l'appartenance d'Éleuthères à l'Attique. C'est probablement à cause de cette contradiction que Strabon refuse de se prononcer.

#### LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ HYBRIDE À LA FRONTIÈRE

L'exemple d'Éleuthères nous a permis de déceler, à la frontière entre l'Attique et la Béotie, l'élaboration d'une identité culturelle complexe ; celle-ci allie des traits culturels béotiens à une domination politique qui paraît avoir été, au V<sup>e</sup> siècle et au début du IV<sup>e</sup> siècle, essentiellement athénienne. Au sein de la *polis* athénienne elle-même, Éleuthères jouit apparemment d'un statut particulier, comme on l'a vu avec l'inscription IG I<sup>3</sup>, 1162 et la mention de Σευμχίδες d'Éleuthères qui y figure. Le nom même de cet individu, par ailleurs, Σευμχίδες (Σημυχίδης), qui n'est pas autrement attesté en Attique, semble être une version atticisée d'un nom qu'on trouve fréquemment en Béotie, Σάμχος.

Il faut à présent nous pencher sur d'autres endroits de la frontière, pour observer si ce phénomène de construction identitaire complexe, à mi-chemin entre Attique et Béotie, est propre à Éleuthères ou s'il se retrouve ailleurs.

42. Pausanias 1.2.5 ; 1.38.8 ; *Scholia ad Acharn.* 343a.

Avant de considérer la période qui constitue le cœur du propos (V<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C.), il convient de s'attarder sur un cas plus ancien d'interaction culturelle trans-frontalière, à savoir le sanctuaire de Zeus sur le Mont Parnès. Celui-ci, après avoir été découvert et fouillé en 1959, est rapidement tombé dans l'oubli, la publication étant demeurée très incomplète. Le site se trouve de surcroît en zone militaire, ce qui a longtemps empêché toute recherche supplémentaire sur la zone<sup>43</sup>. Son étude a aujourd'hui repris, en vue d'une publication complète ; elle s'annonce extrêmement fructueuse, ce sanctuaire étant exceptionnel à plusieurs égards : tout d'abord, il s'agit de l'un des lieux de culte les plus anciens connus en Attique<sup>44</sup> : la céramique indique que la fréquentation du site commence dès la période proto-géométrique, durant la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pour s'essouffler, puis s'arrêter tout à fait dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle<sup>45</sup>. En second lieu, le matériel archéologique découvert sur le site présente plusieurs particularités notables, qui le classent comme un sanctuaire à part dans la topographie religieuse de l'Attique. La première de ces particularités est l'abondance, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, de la céramique proto-corinthienne et corinthienne, notamment des aryballes et des alabastres, qui constitue la majeure partie de la céramique fine de cette époque<sup>46</sup>. Or la céramique corinthienne est normalement assez rare dans les sanctuaires attiques de cette époque, alors qu'elle est assez commune en Béotie<sup>47</sup>. Lydia Palaïokrassa-Kopitsa et Evangelos Vivliodetis y voient le signe que le sanctuaire était fréquenté aussi bien par des habitants de l'Attique que par des Béotiens. Cette hypothèse est confirmée par le fait que certains tessons, dès la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, et surtout au VII<sup>e</sup> siècle, portent des dédicaces, dont certaines sont en alphabet béotien<sup>48</sup>. La seconde particularité du matériel exhumé est le nombre très important d'offrandes métalliques, et notamment de couteaux en fer en très grand nombre<sup>49</sup>. Floris Van den Eijnde note qu'il s'agit, là encore, d'une spécificité du sanctuaire du Mont Parnès, absente des autres lieux de culte attiques de cette époque<sup>50</sup>. Il y voit un matériel militaire reflétant la rivalité entre Athéniens et Béotiens, qu'il lie à la volonté de définir une frontière nette pour l'Attique, perceptible selon lui à partir du VII<sup>e</sup> siècle : cette volonté se serait traduite, dans ce sanctuaire proche de la Béotie, par la consécration d'objets guerriers destinés à exalter la

43. VAN DEN EIJNDE 2011, p. 113.

44. PALAIOKRASSA-KOPITSA et VIVLIODETIS 2015, p. 155.

45. PALAIOKRASSA-KOPITSA et VIVLIODETIS 2015, p. 159.

46. PALAIOKRASSA-KOPITSA et VIVLIODETIS 2015, p. 158 : « The impressive feature, however, is the dominance of PC pottery, which is maintained through the first half of the 6<sup>th</sup> century. The main finds are aryballoi and alabasters ».

47. PALAIOKRASSA-KOPITSA ET VIVLIODETIS 2015, p. 162 : « We know that the quantity of Corinthian pottery in other places of worship in Attica of the 7<sup>th</sup> century was rather limited. Whereas it is equally well-known that Corinthian vessels were widely spread in Boeotia » ; cf. VAN DEN EIJNDE 2011, p. 117 : « Here it suffices to say that no other Attic mountain shrine has yielded anywhere near this amount of Corinthian ware ».

48. PALAIOKRASSA-KOPITSA et VIVLIODETIS 2015, p. 159.

49. Plus de quatre mille selon L. Palaïokrassa-Kopitsa et E. Vivliodetis (PALAIOKRASSA-KOPITSA et VIVLIODETIS 2015, p. 160).

50. VAN DEN EIJNDE 2011, p. 117-118.

puissance militaire d'Athènes<sup>51</sup>. L. Palaiokrassa-Kopitsa et E. Vivliodetis proposent cependant une interprétation différente de ce matériel, plus cohérente, puisqu'elle prend en compte la fréquentation du sanctuaire par des Béotiens : les couteaux sont associés à des os d'animaux et à un assez grand nombre de broches (70 environ), ce qui invite à penser qu'il s'agissait non pas d'armes de guerre, mais de couteaux ordinaires, consacrés au dieu après avoir été utilisés pour le sacrifice et le banquet qui s'en-suivait<sup>52</sup>. Dans une telle perspective, ces objets ne doivent donc pas être considérés comme les signes d'une revendication identitaire forte ; au contraire, ils témoignent d'un rite unissant les participants au culte, qu'ils soient originaires d'Attique ou de Béotie. On aurait donc, dès l'époque la plus ancienne, un premier cas indiquant que la frontière, loin d'être une rupture franche entre deux espaces culturels, est au contraire une limite perméable, qui peut à son tour devenir un pôle d'attrait à part entière pour les habitants des contrées voisines<sup>53</sup>.

Dans le prolongement de l'étude d'Éleuthères, pour la période qui nous intéresse directement ici, quatre autres cas de construction d'une identité culturelle transfrontalière peuvent être envisagés : Oropos, Platées, la zone de Drymos et de Panakton, Aigosthènes. Je n'insiste pas sur le fait qu'il s'agit, comme Éleuthères, et peut-être même davantage, de zones politiques disputées entre l'Attique et la Béotie, et qui ont pu appartenir tantôt à l'une, tantôt à l'autre. L'enjeu n'est pas ici de proposer une nouvelle chronologie des changements d'allégeance d'Oropos, mais d'adopter plutôt une approche culturelle.

Pour ce faire, on peut commencer par évoquer sur une source de première main, le fragment d'une périégèse écrite par Hérakleidès Kretikos au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Celui-ci note, à propos des habitants d'Oropos, dans une expression condensée assez difficile à saisir : « ils nient être des Béotiens : ce sont des Athéniens de Béotie »<sup>54</sup>. Plus loin, on trouve, à propos des Platéens, une remarque identique : « Tout ce que les citoyens d'ici ont à dire, c'est qu'ils sont des colons (*apoikoi*) des Athéniens, et que c'est chez eux qu'a eu lieu la bataille entre les Grecs et les Perses. Ce sont des Athéniens de Béotie »<sup>55</sup>. Il ne faut certes pas négliger, dans ces textes, l'évidente ironie de l'auteur ; mais même avec ironie, il exprime un jugement sur l'identité des Oropiens aussi bien que des Platéens : bien que membres, à cette époque, de la Confédération béotienne, les habitants de ces cités se prévalent d'un particularisme culturel fondé sur leur passé athénien, qui, pour les Platéens, va jusqu'à la revendication du statut d'*apoikoi* des Athéniens, historiquement inexacte, mais visiblement soulignée avec quelque insistance par les intéressés. Au-delà de la question purement politique, il est possible que ces habitants de la frontière, qui fréquentaient régulièrement des Athéniens, aient cherché à se dissocier de l'image célèbre, quoique peu flatteuse,

51. VAN DEN EIJNDE 2011, p. 125 : « The offering of deadly tools, rare in the Attic sacred landscape, can be interpreted as a clear show of strength towards a socio-politically distinct group of people ».

52. PALAIOKRASSA-KOPITSA et VIVLIODETIS 2015, p. 160.

53. Cf. POLIGNAC 2011, p. 94-95 et n. 2, où le sanctuaire du Mont Parnès est directement évoqué.

54. Fr. 1, 7 : Ἀρνούμενοι τοὺς Βοιωτοὺς Ἀθηναῖοι εἰσι Βοιωτοί.

55. Fr. 1, 11 : Οἱ δὲ πολῖται οὐδὲν ἕτερον ἔχουσι λέγειν, ἢ ὅτι Ἀθηναίων εἰσὶν ἄποικοι καὶ ὅτι τῶν Ἑλλήνων καὶ Περσῶν παρ' αὐτοῖς ἡ μάχη ἐγένετο. Εἰσι δὲ Ἀθηναῖοι Βοιωτοί.

du « cochon béotien » en se rattachant autant que possible à l'Attique<sup>56</sup>. Il est en outre à noter que, dans les deux cas, ce ne sont pas les acteurs eux-mêmes qui se revendiquent « Athéniens de Béotie » : c'est une catégorie utilisée par l'auteur du texte pour tenter de saisir cette réalité culturelle complexe d'acteurs indéniablement béotiens d'un point de vue politique, qui s'évertuent pourtant à se définir autrement que comme béotiens. À l'inverse, au moment du procès des Platéens pendant la guerre du Péloponnèse, les Thébains soulignent l'ingratitude des Platéens, dont ils considèrent avoir fondé la ville<sup>57</sup>. On trouve en outre, dans le récit des Thébains, la mention d'une population locale, ni béotienne ni athénienne, à l'origine des velléités séparatistes des Platéens : en somme, les Platéens sont bien des Béotiens (ce qui justifie les prétentions des Thébains sur leurs terres), mais des Béotiens un peu moins béotiens que les autres, puisqu'ils ont pris la place d'une population mélangée et se sont abâtardis (ce qui justifie qu'on puisse les traiter plus durement)<sup>58</sup>.

Dans le cas d'Oropos, l'expression utilisée par Hérakleïdes Kretikos est particulièrement significative lorsqu'on la met en lien avec une remarque de François de Polignac, qui voit dans la fondation initiale du sanctuaire de l'Amphiarion d'Oropos l'œuvre d'une « communauté culturelle transfrontalière », sous l'impulsion de particuliers d'Attique et de Béotie<sup>59</sup> ; le sanctuaire n'aurait été repris en main par la cité d'Oropos et, à travers elle, par la Confédération béotienne, qu'à une date ultérieure. Cette hypothèse est principalement fondée sur l'analyse de l'autel du sanctuaire, plus précisément de son état du début du IV<sup>e</sup> siècle, qui recouvrait deux autels plus anciens datant de la création du sanctuaire à la fin du V<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>. D'après la description de Pausanias, confirmée par deux fragments de marbre inscrits ayant appartenu à cet autel<sup>61</sup>, il était divisé en cinq parties, chacune étant associée à un ensemble de divinités ou de héros associés au culte d'Amphiaros. L'analyse de François de Polignac porte sur le compartiment central, portant les noms d'Amphiaros, de son fils Amphilochos, d'Hermès et d'Hestia. Selon l'auteur, la présence conjointe d'Amphilochos et d'Hermès est due au fait qu'il s'agit de deux figures « d'adaptation et de médiation », qui donnent au culte sa tonalité : ils « indiquent simultanément

56. Pour l'expression de « cochon béotien » qui avait cours dans l'antiquité, voir par exemple CARTLEDGE 2000, p. 400-401, et surtout MÜLLER 2013, p. 275-276.

57. Thucydide 3.61.2 : ἡμεῖς δὲ αὐτοῖς διάφοροι ἐγενόμεθα πρῶτον ὅτι ἡμῶν κτισάντων Πλάταιαν ὕστερον τῆς ἄλλης Βοιωτίας καὶ ἄλλα χωρία μετ' αὐτῆς, ἃ ζυμείκτους ἀνθρώπους ἐξελάσαντες ἔσχομεν, οὐκ ἠξίουσαν οὗτοι, ὡς περ ἐτάχθη τὸ πρῶτον, ἡγεμονεύεσθαι ὑφ' ἡμῶν, ἕξω δὲ τῶν ἄλλων Βοιωτῶν παραβαίνοντες τὰ πάτρια, ἐπειδὴ προσηναγκάζοντο, προσεχώρησαν πρὸς Ἀθηναίους καὶ μετ' αὐτῶν πολλὰ ἡμᾶς ἔβλαπτον, ἀνθ' ὧν καὶ ἀντέπασχον, « à l'origine, nous sommes entrés en désaccord avec eux pour la raison suivante : après avoir pris possession du reste de la Béotie, nous avons fondé en dernier lieu Platées et quelques autres places en même temps qu'elle, sur des terres que nous tenions après en avoir chassé les populations mélangées qui y habitaient ; or, ils n'ont pas jugé bon de reconnaître notre hégémonie, comme ils en avaient pourtant l'obligation depuis le début, et seuls de tous les Béotiens, lorsqu'ils y furent contraints, ils ont transgressé les lois ancestrales en se rangeant du côté des Athéniens, et avec eux ils nous ont causé beaucoup de torts, non sans en subir en retour ».

58. On trouve également mention d'une population mêlée le long de la frontière chez Éphore (FGH 70F21). Sur ces questions, voir MUNN 1989, et notamment p. 239-241.

59. POLIGNAC 2011, p. 105.

60. POLIGNAC 2011, p. 97-98.

61. Pausanias 1.34.4, et *I.Oropos*, n<sup>os</sup> 280 et 281 ; cf. POLIGNAC 2011, p. 98.

que le sanctuaire se situe entre deux mondes et que le culte opère la jonction entre eux »<sup>62</sup>. Partant de cet élément, et invoquant en comparaison l'introduction du culte d'Asklépios à Athènes, contemporaine de la fondation première de l'Amphiarion, il évoque enfin la possibilité que le culte ait été créé par des particuliers athéniens, mais aussi béotiens<sup>63</sup>. Cette hypothèse mériterait sans doute d'être approfondie, mais l'idée est d'un grand intérêt pour notre étude : comme dans le cas du sanctuaire de Zeus sur le Mont Parnès, la religion est ici un facteur d'interaction transfrontalière privilégié. De tels lieux de culte font de la frontière, en certains points, un véritable trait d'union entre deux espaces culturels<sup>64</sup>. Un tel statut joue en retour un rôle certain sur l'identité des habitants de ces lieux. À Oropos, les interactions des habitants aussi bien avec des Athéniens que des Béotiens ont pu accentuer ce sentiment d'être des « Athéniens de Béotie ». L'histoire même du sanctuaire, fondé, si l'on garde l'hypothèse de François de Polignac, par l'initiative conjointe de particuliers venant des deux côtés de la frontière, a sans doute eu une influence dans la mise en place de cette identité mixte.

La revendication d'être des « Athéniens de Béotie » s'accompagne enfin d'un ensemble de traits culturels propres, ni athéniens ni béotiens. À Platées, on l'a vu, certaines traditions font référence à une population antérieure caractérisée par sa mixité ; la référence au passé permet également d'insister sur la bataille de 479, qui confère à la cité un caractère panhellénique et lui permet ainsi d'être un peu plus qu'une petite cité frontalière. À Oropos s'ajoute aux dominations successives d'Athènes et de la Béotie un indéniable substrat chalcidien. Les documents épigraphiques d'Oropos, par exemple, même pour la période où la cité est sous domination béotienne, ne présentent pas de traits dialectaux béotiens, mais plutôt des traits de dialecte eubéen, et sont ensuite rédigés en *koinè* ; Nikolaos Papazarkadas va jusqu'à voir l'emploi de formes dialectales, dans les décrets oropiens de la période d'indépendance de la cité après la bataille de Chéronée, comme un trait intentionnellement anti-athénien<sup>65</sup>. De même, il relève qu'après la guerre Lamiaque, on observe dans plusieurs textes oropiens une véritable rectification du passé : les démotiques de personnages athéniens sont effacés, et parfois même remplacés par l'ethnique Ἀθηναῖος, ce qui est une manière, note N. Papazarkadas, d'en faire des étrangers – et ainsi d'effacer toute mention du passé athénien d'Oropos<sup>66</sup>. De toute évidence, les « Athéniens de Béotie » décrits par Hérakleidès Kretikos n'ont pas toujours voulu être athéniens<sup>67</sup> ; on peut même dire, dans ce cas précis, qu'ils ont activement façonné leur identité, en prenant parti au gré des circonstances.

62. POLIGNAC 2011, p. 101.

63. POLIGNAC 2011, p. 104.

64. Cette remarque ne vaut bien entendu que d'un point de vue culturel. D'un point de vue politique, de tels lieux sont au contraire des points de contestation par excellence, chacune des parties en présence s'appuyant sur cette mixité culturelle pour en revendiquer le contrôle.

65. PAPA ZARKADAS 2016, p. 132-133.

66. PAPA ZARKADAS 2016, p. 128.

67. Il est intéressant de relever que ce rejet s'exprime au sortir d'une période de domination athénienne ; au contraire, à l'époque hellénistique, au moment où la cité est sous domination béotienne, le passé athénien est davantage mis en avant, signe qu'il n'avait pas été tout à fait oublié...

Éleuthères, Oropos et Platées ne sont pas les seuls lieux de la frontière où l'on peut déceler la mise en place de ce processus identitaire hybride. Il est à l'œuvre sur d'autres points de la frontière, en particulier dans la plaine de Skourta (Drymos et Panakton) et à Aigosthènes.

Mark Munn a montré récemment que le toponyme Drymos, jusqu'ici difficile à localiser, faisait en fait référence à une partie de la plaine de Skourta, à la frontière entre l'Attique et la Béotie, et que l'association des mentions de « Drymos » et de « la *chóra* proche de Panakton », qu'on trouve dans Démosthène<sup>68</sup>, faisait référence à la plaine de Skourta dans son ensemble<sup>69</sup>. Ces deux lieux, à l'époque classique, sont sous contrôle athénien, au moins depuis l'établissement de la forteresse athénienne de Panakton ; mais ils font toujours l'objet de revendications béotiennes, à cause d'un statut passé pour le moins ambigu, dont témoignent les sources antiques. Thucydide, à propos de Panakton, mentionne qu'il s'agissait auparavant d'un lieu exploité en commun par les Athéniens et les Béotiens<sup>70</sup>, et Drymos, selon Harpokration, est « une *polis* située entre la Béotie et l'Attique », ce qu'il justifie par un passage d'Aristote selon lequel le lieu est « à la fois attique et béotien »<sup>71</sup>. Ainsi, pour la plaine de Skourta, le flou concernant l'identité culturelle du lieu s'est accompagné, avant que les Athéniens n'occupent le terrain de force, d'un statut politique également ambigu, le territoire gagnant ainsi un statut politique original, mi-athénien, mi-béotien. Cet équilibre instable ne pouvait évidemment durer longtemps, et l'édification de la forteresse de Panakton régla la question en imposant *de facto* une domination athénienne sur la région. Toutefois, selon Harpokration, Drymos reste une place située « entre » la Béotie et l'Attique, un mi-chemin difficile à définir, comme Éleuthères.

La place d'Aigosthènes, enfin, revêt un caractère particulier. Ici, l'identité est plus complexe encore : anciennement, Aigosthènes n'était qu'une partie de la cité de Mégare, avant d'acquérir le statut de *polis* autonome. Elle a rejoint le *koimon* béotien au III<sup>e</sup> siècle, avec le reste de la Mégaride. Mais des influences athéniennes ont pu s'y manifester également ; en tout cas, la forteresse a également été attribuée au réseau de défense de l'Attique, avec peut-être moins de vraisemblance que pour celle d'Éleuthères. Selon Frederic Cooper, sur la base d'une comparaison avec Éleuthères, qu'il attribue à la Béotie, certains traits architecturaux de la forteresse révéleraient plutôt qu'une influence béotienne s'exerça sur ce lieu dès le IV<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>. Une étude moins superficielle de l'appareil des murs montre cependant qu'ils présentent trop

68. Démosthène, *Leg.* 326 : *περὶ Δρυμοῦ καὶ τῆς πρὸς Πανάκτω χώρας*.

69. MUNN 2010, p. 195.

70. Thucydide 5.42.1 : *τὸ μὲν Πάνακτον ὑπὸ τῶν Βοιωτῶν αὐτῶν καθηρημένον ἦδρον, ἐπὶ προφάσει ὡς ἦσαν ποτε Ἀθηναίους καὶ Βοιωτοὺς ἐκ διαφορᾶς περὶ αὐτοῦ ὄρκοι παλαιοὶ μηδετέρους οἰκεῖν τὸ χωρίον, ἀλλὰ κοινῇ νέμειν*, « ils trouvèrent Panakton rasée jusqu'au sol par les Béotiens eux-mêmes ; ceux-ci justifiaient leur acte en alléguant que c'était ce que stipulaient les serments conclus jadis entre les Athéniens et les Béotiens à la suite d'un différend au sujet de cette place : aucune des deux parties ne pouvait l'occuper, mais ils l'exploiteraient en commun ».

71. Harpokration s.v. *Δρυμός* : *πόλις μεταξύ Βοιωτίας καὶ τῆς Ἀττικῆς [...]. Ἀριστοτέλης δ' ἐν τοῖς δικαιώμασί φησιν οὕτως « ἔπειτα Δρυμὸν ἕνα Ἀττικὸν καὶ ἕτερον Βοιωτικόν ».*

72. COOPER 2000, p. 181-182. L'appareil d'Aigosthènes présente pourtant, dans le détail, peu de similitudes avec celui d'Éleuthères : on y remarque la présence assez fréquente d'assises irrégulières et de bouchons entre les blocs, ce qui n'est pas le cas à Éleuthères, où les assises sont plus régulières.

peu de points communs pour justifier une même attribution aux deux places : à mon sens, les techniques de construction, à elles seules, ne peuvent en aucun cas justifier une attribution d'Aigosthènes à la Béotie. Enfin, on sait d'après un décret de Mégare que sous le règne de Démétrios II, la forteresse était tenue par une garnison au service de ce roi, dont le commandant était un Béotien, probablement mercenaire<sup>73</sup>. L'occupation de cette place par Démétrios correspond à un impératif stratégique : à la suite de la prise de Corinthe par les Achéens en 243, la forteresse constitue un verrou important pour contrôler l'isthme. Cette influence macédonienne ne doit donc pas être négligée ; mais le fait d'avoir choisi un Béotien pour commander la garnison révèle des liens de clientélisme étroits non seulement entre Aigosthènes et le roi de Macédoine, mais aussi, à une échelle locale, entre Aigosthènes et la Béotie. Quoi qu'il en soit, durant sa période d'appartenance à la Béotie, Aigosthènes se démarque également par des traits particuliers, qui montrent bien qu'il ne s'agit pas ici d'une assimilation totale. Ainsi, plusieurs catalogues de conscrits de la cité se terminent par la mention du vainqueur d'une course d'hoplites<sup>74</sup>. Ce trait ne se retrouve dans aucune cité de la Confédération béotienne. Il faut en déduire qu'il s'agit là d'un trait proprement aigosthéniens : l'inscription des conscrits sur les listes, obligation légale au sein de la Confédération béotienne, a dû être couplée avec un événement propre à la cité d'Aigosthènes, d'où l'ajout de cette course. Comme à Oropos, en outre, l'adhésion à la Confédération béotienne ne s'accompagne pas d'un changement de dialecte, signe que la cité continue à jouir, au sein du *κοινον*, d'une identité culturelle propre.

En d'autres lieux, la question du dialecte employé par les habitants ou dans la toponymie peut conduire à des revendications irrédentistes et, là encore, brouiller les cartes sur l'appartenance politique d'un espace particulier. C'est le cas, notamment, d'un endroit de la frontière appelé Sidai, malheureusement impossible à localiser précisément. Athénée rapporte à propos de ce lieu une anecdote trouvée dans le récit de l'historien Agatharchidès de Cnide : « Quant au fait que les Béotiens appelaient la grenade *sida*, voici ce qu'écrit Agatharchidès au dix-neuvième livre de ses *Europiaka* : "les Athéniens avaient un différend avec les Béotiens au sujet d'une portion de territoire qu'on appelait *Sidai*. Épaminondas, qui plaidait la cause des Béotiens, prit soudain une grenade qu'il cachait dans sa main gauche, la montra aux Athéniens et leur demanda comment ils appelaient ce fruit. *Rhoa*", répondirent-ils. "Chez nous, on l'appelle *sida*", reprit-il. Or ce fruit pousse en abondance en ce lieu, et c'est de là que l'endroit tire son nom. C'est ainsi qu'Épaminondas l'emporta" »<sup>75</sup>. Le dialecte fait ainsi partie des outils utilisés pour revendiquer la possession d'une région particulière : en somme, la domination politique est alors revendiquée au nom d'une

73. IG VII 1. Pour la date exacte, voir ROBU 2014, p. 100 (entre 236 et 229). Mais il n'est pas exclu que la garnison macédonienne ait été installée avant ce moment.

74. IG VII, 209, 216, 217, 218.

75. Athénée 14.64 : σίδας δ' ὅτι τὰς ροιάς καλοῦσι Βοιωτοὶ Ἀγαθαρχίδης ἐν τῇ ἔννεκακαδεκάτῃ τῶν Εὐρωπιακῶν οὕτως γράφει (FHG III 192) : 'Ἀμρισητούτων Ἀθηναίων πρὸς Βοιωτοῦς περὶ τῆς χώρας ἦν καλοῦσι Σίδας, Ἐπαμινώνδας δικαιολογούμενος ἐξαίφνης ἐκ τῆς ἀριστερᾶς μεταλαβὼν κεκρυμμένην ῥόαν καὶ δείξας ἤρετο τί καλοῦσι τοῦτο. Τῶν δ' εἰπόντων 'ῥόαν', 'ἀλλ' ἡμεῖς, εἶπε, σίδαν' (ὁ δὲ τόπος τοῦτ' ἔχει τὸ φυτὸν ἐν αὐτῷ πλείστον, ἀφ' οὗ τὴν ἐξ ἀρχῆς εἴληφε προσσηγορίαν) καὶ ἐνίκησεν'.

raison culturelle<sup>76</sup>. L'anecdote est placée à l'époque d'Épaminondas, c'est-à-dire à un moment d'expansion thébaine. De tels procédés ont pu être utilisés pour revendiquer d'autres régions, notamment Éleuthères, où le dialecte béotien était employé, comme on l'a vu. À l'inverse, il n'est pas impossible que les Béotiens aient eu à justifier auprès de leurs voisins la domination politique de zones où le dialecte béotien n'était pas parlé, notamment Oropos ou la Mégaride.

#### NI ATTIQUE NI BÉOTIE : UN TERRITOIRE DE L'ENTRE-DEUX

Que conclure de ce bref aperçu ? Les cas envisagés, Éleuthères, Oropos, Platées, Panakton, Drymos et Aigosthènes, malgré des différences de modalités, présentent des similitudes : on décèle, dans chacun de ces lieux, la création d'une identité hybride liée à leur position frontalière, entre Attique et Béotie principalement, même si d'autres influences (Eubée, Mégaride, Macédoine) se font sentir. Ainsi se dessine, le long d'un arc Aigosthènes-Oropos, un véritable territoire, au sens culturel du terme : un espace d'expression et de représentation, non pas d'un pouvoir politique, mais d'une entité collective définie par des traits culturels. La dimension politique n'est cependant pas entièrement absente de ce phénomène, qui est en fait le résultat de l'histoire complexe de cet espace, dès l'époque archaïque. Certains de ces espaces (Oropos, Éleuthères) ont été tour à tour dominés par Athènes et par la Béotie, d'autres (Panakton, Drymos) ont fait l'objet de compromis temporaires dont le détail nous échappe en grande partie.

Ces différents cas permettent donc, à mon sens, de délimiter une zone frontalière aux confins de la Béotie, extrêmement hétérogène d'un point de vue politique, mais aussi culturel. Cette situation complexe laisse la place à des processus d'identité mixtes de la part des habitants de ces contrées, qui donnent lieu, d'un point de vue spatial, à un véritable processus de territorialisation, avec l'établissement de repères propres, mêlant des références athéniennes et béotiennes. Cela passe notamment par la revendication d'un passé commun, qu'on retrouve dans le discours béotien sur Panakton, et peut-être aussi à Oropos, ainsi que par la revendication d'une identité hybride, comme on a pu le voir.

76. St. Larson fait ainsi du dialecte partagé l'un des éléments de l'ethnicité : cf. LARSON 2007, p. 111-127, et notamment, p. 111 : « like shared symbolism and religion, language is a secondary indicium of ethnicity that can be used to reinforce identities that have previously been constructed by other means ». L'argument serait cependant à nuancer, puisqu'on a vu que certains acteurs, notamment les Platéens, malgré leur usage du dialecte, se sont rapidement démarqués du reste de l'*ethnos* béotien : il faut en fait compter avec l'*agency* des acteurs, qui peuvent chercher à se distancier de la construction ethnique à laquelle ils ont pris part, volontairement ou non. Cela n'est pas uniquement de l'ordre de l'identité revendiquée, puisqu'on a vu que les Thébains aussi ont pu chercher à justifier leur pression sur Platées en mettant en avant le particularisme des Platéens, et donc en gommant les points communs qui les unissaient à eux.

## Bibliographie

- ARAVANTINOS V. (2014), « The inscriptions from the sanctuary of Herakles at Thebes: An overview », in PAPA-ZARKADAS N., éd., *The epigraphy and history of Boeotia. New finds, new prospects*, Leyde-Boston, Brill, p. 149-210.
- BESCHI L. (1968), « La fortezza ellenica di Gyphthokastro », in TRIANTAPHYLLOPOULOS K., éd., *Les fortifications depuis l'antiquité jusqu'au Moyen Âge dans le monde méditerranéen. Actes de la VIII<sup>e</sup> réunion scientifique de l'Institut international des châteaux historiques*, Athènes, Technikon epimeleterion tes Hellados, p. 127-145.
- CAMP J. McK. (1991), « Notes on the Towers and Borders of Classical Boiotia », *AJA*, 95, p. 193-202.
- CARTLEDGE P. (2000), « Boiotian swine f(or)ever? The Boiotian superstate 395 B.C. », in FLENSTED-JENSEN P., NIELSEN T.H. et RUBINSTEIN L., éd., *Polis and Politics. Studies in Ancient Greek History presented to Mogens Herman Hansen on his sixtieth birthday, August 20, 2000*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press, p. 397-418.
- COOPER F.A. (2000), « The Fortifications of Epaminondas and the Rise of the Monumental Greek City », in TRACY J.D., éd., *City walls. the urban enceinte in global perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 155-191.
- DONNAN H. et WILSON T.M. (1998), « Nation, state and identity at international borders », in DONNAN H. et WILSON T.M., éd., *Border Identities: Nation and State at international frontiers*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-30.
- (1999), *Borders: Frontiers of Identity, Nation and State*, Oxford-New York, Berg.
- FACHARD S. (2013), « Eleutherai as the gates to Boeotia », *REMA*, 6, p. 81-106.
- (2017), « The resources of the borderlands. Control, inequality, and exchange on the attic-boeotian borders », in DERRON P., éd., *Entretiens sur l'Antiquité Classique*, 63, Vandœuvre, Fondation Hardt, p. 19-61.
- FACHARD S., KNOVELL A.R. et PAPANGELI K. (2016), « The 2015 Mazi archaeological project: Regional survey in Northwest Attica (Greece) », *AK*, 59, p. 132-152.
- GARLAN Y. (1974), « Études d'histoire militaire et diplomatique IX : recherches sur les fortifications d'Akraiphia », *BCH*, 98, p. 95-118.
- GUILLOIN P. (1936), « Mesures de longueur à Akraiphia », *BCH*, 60, p. 3-10.
- KNOEPFLER D. (2002), « Oropos et la confédération béotienne à la lumière de quelques inscriptions revisitées », *Chiron*, 32, p. 119-155.
- LARSON S.L. (2007), *Tales of epic ancestry. Boiotian collective identity in the late archaic and early classical period*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (coll. Historia Einzelschriften, 197).
- MAITTHAIIOU A. (2003), « Ἀθηναίοισι τεταγμένοισι ἐν τεμένει Ἡρακλέος (Hdt. 6.108.1) », in DEROW P. et PARKER R., éd., *Herodotus and his world. Essays from a conference in memory of George Forrest*, Oxford, Oxford University Press, p. 190-202.
- (2014), « Four inscribed bronze tablets from Thebes: Preliminary notes », in PAPA-ZARKADAS N., éd., *The epigraphy and history of Boeotia. New finds, new prospects*, Leyde-Boston, Brill, p. 332-372.
- MEYER E.A. (2016), « Posts, *Kurbeis*, Metopes: The Origins of the Athenian "Documentary" Stele », *Hesperia*, 85, p. 323-383.

- MÜLLER Chr. (2013), « The rise and fall of the Boeotians: Polybius 20.4-7 as a literary *topos* », in GIBSON B. et HARRISON Th., éd., *Polybius and his world. Essays in memory of F.W. Walbank*, Oxford, Oxford University Press, p. 267-278.
- MUNN M.H. (1989), « New light on Panakton and the Attic-Boiotian frontier », in BEISTER H. et BUCKLER J., éd., *Boiotika. Vorträge vom 5. Internationalen Bötien-Kolloquium zu Ehren von Professor Dr Siegfried Lauffer*, Munich, Editio Maris, p. 231-244.
- (2010), « Panakton and Drymos: a disputed frontier », in LOHMANN H. et MATTERN T., éd., *Attika. Archäologie einer "zentralen" Kulturlandschaft*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz Verlag, p. 187-200.
- OBER J. (1985), *Fortress Attica. Defense of the Athenian land frontier 404-322 B.C.*, Leyde, Brill (coll. Mnemosyne Suppl., 84).
- (1987), « Pottery and miscellaneous artifacts from fortified sites in Northern and western Attica », *Hesperia*, 56, p. 197-227.
- PALAIOKRASSA-KOPITSA L. et VIVLIODETIS E. (2015), « The sanctuaries of Artemis Mounichia and Zeus Parnessios. Their relation to the religious and social life in the Athenian City-state until the end of the 7<sup>th</sup> century B.C. », in VLACHOU V., éd., *Pots, workshops and early Iron Age society. Function and role of ceramics in early Greece*, Bruxelles, CReA-Patrimoine, p. 155-180.
- PAPAZARKADAS N. (2016), « The epigraphic habit(s) in Fourth-Century Boeotia », in GARTLAND S., éd., *Boiotia in the Fourth Century B.C.*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, p. 119-146.
- POLIGNAC Fr. (DE) (2010), « Un paysage religieux entre rite et représentation. Éleuthères dans l'*Antiope* d'Euripide », *RHR*, 227, p. 481-495.
- (2011), « Un système religieux à double visage dans un espace intermédiaire : l'exemple de l'*Amphiarion* d'Oropos », in BELAYCHE N. et DUBOIS J.-D., éd., *L'oiseau et le poisson. Cohabitations religieuses dans les mondes grec et romain*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, p. 93-105.
- PRANDI L. (1987), « Problemi del confine attico-beotico : la zona di Eleutere », in SORDI M., éd., *Il confine nel mondo classico*, Milan, Vita e Pensiero, p. 50-79.
- ROBU A. (2014), « Between Macedon, Achaia and Boeotia: The epigraphy of Hellenistic Megara revisited », in PAPAZARKADAS N., éd., *The epigraphy and history of Boeotia. New finds, new prospects*, Leyde-Boston, Brill, p. 95-118.
- ROUSSET D. (1994), « Les frontières des cités grecques. Premières réflexions à partir du recueil des documents épigraphiques », *CCG*, 5, p. 97-126.
- VAN DEN EIJNDE Fl. (2011), « The forgotten sanctuary of Zeus on mount Parnes », *Talanta*, 42-43, p. 113-128.
- VANDERPOOL E. (1978), « Roads and forts in northwestern Attica », *CSCA*, 11, p. 227-245.

Travaux de la MAE, René-Ginouvès  
Collection dirigée par Isabelle Sidéra

## La Béotie de l'archaïsme à l'époque romaine Frontières, territoires, paysages

textes édités par Thierry LUCAS,  
Christel MÜLLER et Anne-Charlotte ODDON-PANISSIÉ



Depuis quelques dizaines d'années, la Béotie antique est l'objet d'une activité scientifique importante : en témoignent le colloque édité en 2014 par Nikolaos Papazarkadas, à l'issue d'une rencontre tenue à Berkeley (*The Epigraphy and History of Boeotia. New Finds, New Prospects*), ou encore les recherches archéologiques menées depuis de nombreuses années sous la forme de *surveys*, tel le *Boeotia Project* dirigé depuis 1979 par Anthony Snodgrass et John Bintliff, qui ont abouti à plusieurs publications (en dernier lieu, *Boeotia Project, Volume II: The City of Thespiai: Survey at a Complex Urban Site*, 2017).

Conçu comme un point de convergence de ces recherches et rassemblant différents historiens parmi les meilleurs spécialistes actuels de la Béotie antique, le présent ouvrage adopte une approche résolument spatiale, autour des notions de territoires, frontières et paysages : leur articulation permet d'appréhender l'espace béotien en tant qu'il est l'objet d'une appropriation littéraire, politique, religieuse ou économique, et ce en combinant plusieurs échelles, des cités au *koinon* dans son ensemble. Aux deux premiers termes, « territoires » et « frontières », qui renvoient à une historiographie désormais classique, il a paru important d'adjoindre la notion de « paysage », traduction française du concept anglo-saxon de *landscape*. Au-delà de l'acception purement géographique du terme, en effet, celui-ci connaît actuellement une grande variété d'usages et d'applications : c'est toute la richesse et la complexité de ce concept que nous souhaitons explorer, afin de renouveler, en retour, l'approche des territoires béotiens.

Maison Archéologie & Ethnologie, René-Ginouvès  
[www.mae.parisnanterre.fr](http://www.mae.parisnanterre.fr)



Université  
Paris Nanterre



ISBN 978-2-7018-0595-5  
ISSN 1954-863X



UNIVERSITÉ PARIS 1  
PANTHÉON SORBONNE



PSL

